

Œil pour œil, clan pour clan

« L'éducation spécialisée au quotidien »

collection fondée par Joseph Rouzel et
dirigée par Philippe Gaberan et Daniel Terral

La profession d'éducateur est mal connue. Elle est bien souvent confondue avec les professions de l'enseignement. Ou alors, on la restreint à un type de population : les éducateurs s'occupent des enfants. Mais que sont les éducateurs ? Que font les éducateurs ? C'est devant ce genre de questions que surgit une difficulté : ceux qui y répondent ne sont pas ceux qui exercent le métier. Passé le temps des pionniers, comme Joubrel et Deligny, la profession est devenue presque muette. Les éducateurs n'interviennent pas dans les colloques où l'on évoque les questions cruciales du social : ils n'écrivent pas.

Et pourtant, les éducateurs travaillent, auprès de handicapés, malades mentaux, délinquants, asociaux, toxicomanes, dans des foyers, des institutions, des quartiers, des lieux d'accueil, en milieu ouvert ou en internat... L'éducation spéciale, c'est plus de 40 000 professionnels en France prenant en charge des personnes de tous âges : enfants, adolescents, adultes, vieillards, en grande souffrance, avec pour but commun de les accompagner, les aider, les soutenir dans l'appropriation de leur espace physique, psychique et social.

En donnant la parole aux acteurs de l'éducation spéciale, cette collection répare un grave oubli. Elle propose aux éducateurs, ces orpailleurs du quotidien, de prendre la parole, de dire et d'écrire à leur façon ce qui constitue l'essence de leur travail.

DERNIERS PARUS

Maurice Capul, Michel Lemay avec Philippe Gaberan
De l'éducation spécialisée
Ses enjeux, son actualité et sa place dans le travail social

Philippe Gaberan
Oser le verbe aimer en éducation spécialisée

Voir la collection complète en fin d'ouvrage

Sophie Moreau

Œil pour œil, clan pour clan

Journal d'une éducatrice de la PJJ

Préface de Philippe Gaberan

L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE AU QUOTIDIEN

 éditions érès

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2020

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6652-7

Première édition © Éditions érès 2020

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE, Philippe Gaberan	9
PROLOGUE.....	15
RENCONTRE.....	20
BIENVENUE.....	22
FRAGILE MOTIVATION.....	24
PRESCRIPTION.....	26
RAIPONCE ÉDUCATIVE	29
RENCONTRE DU TROISIÈME TYPE.....	30
LÉGITIME DÉFENSE	33
DU SURNOM AU NON SÛR.....	34
CONTINUITÉ DE SERVICE.....	36
ALLO BOBO ?.....	38
TRAÎTRE	41
BONNE NUIT LES PETITS	48
GRAVIR OU VIE GRAVE.....	50
INCONSTANTE CONSTANCE	52
NÉANT DIT LONG.....	53
SOCIOLOGIE ORDINAIRE	54
DIVERTISSEMENT.....	55

RHABILLÉE POUR L'HIVER	57
APPRENDRE, À PRENDRE ET À LAISSER.....	59
(V)IVRE.....	61
TYMPAN OU PANTIN ?.....	62
TRAJECTOIRE	64
INVENTIVITÉ.....	67
NOVLANGUE 2.0.....	69
BAL MASQUÉ	71
DURA LEX, SED LEX.....	73
NÉANT DIT LONG 2.....	75
LIEN	77
COMPRIS ?.....	79
ÉCHAPPATOIRE	80
ROYAL	82
MONEY MONEY MONEY.....	84
TERRITOIRE	86
ENTRE-DEUX.....	88
SOCIOLOGIE ORDINAIRE 2.....	91
MALADRESSE.....	93
TÊTE D'ANGE.....	96
INVASION	102
RELAIS	105
GESTATION	108
DOUCEUR.....	111
NÉANT DIT LONG 3.....	113
RELAIS 2.....	115

EXPERTS.....	117
SÉDUCTION.....	119
EMBARRAS.....	121
BONNE NUIT LES PETITS... CHENAPANS.....	124
MAIN DE JUSTICE.....	128
DÉBROUILLARDS.....	130
ÉMERSION.....	133
INDESTRUCTIBLES.....	136
AVIS DE RECHERCHE.....	140
GAMME MAIN.....	142
VILAINS PETITS CANARDS.....	145
MISÉRICORDIEUX.....	148
NÉANT DIT LONG 4.....	150
ALLIANCE.....	153
SOCIOLOGIE ORDINAIRE 3.....	155
S'ÉCOUTER.....	157
CONSEIL.....	159
ROUTINE.....	161
BIG BROTHER.....	163
OFF.....	167
TENTATION.....	169
À COUTEAUX TIRÉS.....	173
CAPRICE.....	175
CONFUSION.....	180
TRANSE SPHÈRE.....	183
INVASION 2.....	189

INSTINCT.....	190
TURN-OVER.....	192
RECONNAISSANCE.....	194
COME-BACK.....	196
ALTÉRITÉ.....	197
RÉVOLTE.....	201
PRIORITÉ.....	203
MÉTAMORPHOSES.....	205
ÉDUC' EST... ..	207
REMERCIEMENTS.....	215

*À tous les gamins rencontrés, et à ceux
que je ne connais pas encore.
À mon père.*

« Nous vivons dans l'oubli de nos métamorphoses. »
Paul Éluard

Afin de préserver l'anonymat des mineurs placés, tous les prénoms ont été modifiés et remplacés par des prénoms fictifs. De même, afin de préserver sa confidentialité, la structure, quant à elle, n'est pas nommée et ne peut être nominativement identifiée.

Préface

« Éduc de prév' ! » Plus de soixante ans après l'ordonnance du 23 décembre 1958 relative à la protection de l'enfance et de l'adolescence en danger (venue compléter de manière heureuse celle de 1945, relative à l'enfance délinquante), et après la succession de quelque trois générations de professionnels, qu'est-ce que c'est qu'« être éduc de prév' » au XXI^e siècle ? Telle est sans aucun doute la question à laquelle ramène le témoignage de Sophie Moreau, jeune éducatrice.

En 1977, lorsque je débute le métier d'éduc, la « prév' » représentait la crème de l'éducation spécialisée. Pour y être embauché, le postulant devait alors disposer du diplôme d'éduc spé et faire la preuve de cinq ans d'ancienneté dans le métier... Autrement dit, pour y être admis, il fallait déjà avoir roulé sa bosse. À l'époque et dans l'imaginaire de la corporation, les éduc de prév' étaient un peu les hussards noirs des laissés-pour-compte de la République... à l'heure où l'ascenseur social donnait déjà quelques signes de défaillance. En 1977, l'internat n'avait déjà plus la cote et la rue se devait d'être le lieu de toutes les rencontres possibles.

Plus tard, en 1988, j'ai la trentaine et dix ans déjà de pratique dans le métier d'éduc lorsque je rencontre Jean Royer au club de prévention de Bron, pour le journal *Lien social* qui vient de naître sur l'impulsion d'André Jonis ; je réalise alors l'un de mes tout premiers reportages. Le face-à-face avec le bonhomme est impressionnant. Il y a tant à écouter et à boire dans sa manière de raconter l'histoire au quotidien des tout premiers clubs de prév' ; et il y a tant à apprendre de l'expérience lorsque celle-ci est réfléchi par les acteurs eux-mêmes. Alors que s'estompent les souvenirs de l'été chaud des Minguettes (1981), que les banlieues semblent être calmées et avant que n'explorent les émeutes du Mas du Taureau à Vaulx-en-Velin (octobre 1990), l'ancien éduc explique au nouvel éduc pourquoi les gamins d'aujourd'hui ne sont ni pire ni meilleurs que ceux d'hier, et dresse, au fil des confidences, un portrait amer du Politique. La Gauche est au pouvoir depuis mai 1981. Le tournant de la rigueur a été pris en 1983... sans bruit. Tandis que, dans l'ignorance trop souvent des principales populations concernées, la politique de la Ville réhabilite à coups de millions le paraître des cités à défaut de restaurer l'être de leurs habitants. En cette même année 1988, Jean Royer publie aux éditions Fleurus *Cette prévention dite spécialisée* en collaboration avec Jean-Marie Petitclerc et Victor Girard. Deux autres grandes figures de la prév'...

Aussi, et dès lors que s'évanouissent doucement les visages des anciens et que faute d'être enseignée et transmise se perd la mémoire de tout un champ de l'intervention éducative, inmanquablement se pose la question de savoir sur quel terreau pousse la jeune génération des éduc de prév'. Cette génération à laquelle appartient justement Sophie Moreau.

Alors, il faut d'emblée écarter les soupçons et les malentendus de toutes sortes : en dépit d'un climat social délétère

et d'une lourde tendance à la plainte, ce journal d'une jeune éducatrice n'est pas un cahier de doléances. C'est un ouvrage de combat que délivre l'auteure, avec ses doutes et ses espérances. Dans le parcours de vie personnelle et professionnelle de Sophie Moreau, ce petit bout de femme qui, confie-t-elle, mesure à peine un mètre cinquante-cinq et pèse tout juste quarante-huit kilos (« Prologue »), les jeux de langage valent raison autant que munition ; ils lui permettent de garder en ligne de mire ces petits riens du quotidien qui font le tout d'un Sujet à renaître. Car il faut pouvoir aimer les mots avant que de vouloir aider les hommes ; d'autant plus que les métiers de l'humain sont des métiers de parole. Il y a là, dans ce rappel à l'exigence du Verbe, une leçon à méditer pour quiconque envisage d'être un jour professionnel. Aussi le journal de Sophie Moreau est-il rédigé d'une plume magistrale et avec un sens bien approprié du jeu de mots. La facilité de quelques-uns d'entre eux pourra parfois faire sourire ; cependant, c'est bien dans « ces parcours en dents de scie » qui sont comme autant de « dents de si » que s'affûte, ou pas, l'accompagnement éducatif (« Educ'est »). Son phrasé vif et rebelle tranche sur une époque qui fait de la peur et de la résignation le lot quotidien d'adultes en détresse.

Toutefois, s'il n'est pas un recueil de plaintes, l'ouvrage n'est pas un conte de fées pour autant. Les propos y sont souvent rudes et les constats parfois amers : « Thomas a quelque peu raison. Nous ne sommes que des valets. » (« Alliance »). De sorte que *Œil pour œil, clan pour clan* n'est pas le titre imposé par une maison d'édition en peine de slogans marketing mais bien le ressenti délivré par une jeune éducatrice attelée à la tâche : « La loi du talion n'est jamais bien loin de ceux qui n'ont pas intégré l'interdit dans leur rapport aux autres » (« Légitime défense »). Et si le titre

résonne autant qu'il raisonne, c'est parce que tout professionnel sait bien que les gamins soldent leurs comptes de cette façon aussi longtemps que dure l'apprivoisement nécessaire à toute rencontre. Car il n'y a jamais de « coup de foudre » entre ces gamins et les éducateurs, même si, comme le dit Sophie Moreau, « il s'agit de passion, d'amour profond envers l'exercice éducatif, d'affection indéfectible envers ces gamins récalcitrants mais terriblement attachants » (« Relais »). La relation éducative n'est pas de cette sorte d'amour qui s'ouvre par un contrat avant de se conclure par un divorce. Au contraire, il en va de la relation éducative comme du lien d'amitié mis en scène par Antoine de Saint-Exupéry dans le dialogue entre le Petit Prince et le renard. Il faut du temps pour que la relation éducative s'installe, puis s'incruste et enfin s'imprime ; succession d'un temps pour les premiers contacts (l'accueil), suivi d'un temps pour la rencontre (l'ouverture des possibles) et enfin d'un temps pour la présence (la confiance)... laquelle présence tient même en l'absence. Ainsi pendant le temps de l'accueil, lequel dure aussi longtemps que dure le temps nécessaire à la mutualisation des informations utiles à l'élaboration d'un diagnostic partagé, chacun, le jeune autant que l'adulte, demeure en son clan, et chacun, le jeune comme l'adulte, se tient à l'œil jusqu'à ce que se rende visible à l'autre le « je » de la personne jusqu'alors masqué par le jeu du personnage. « Œil pour œil, clan pour clan » est une formule qui mêle la violence à l'humour, qui ne tait rien ni des violences qui arment les « mots lancés comme des épées tranchantes » (« Apprendre, à prendre et à laisser ») ni des doutes lorsque le sens à être-là, adulte et éducateur, « bascule “de la prime” à la “déprime” » (« À couteaux tirés »).

C'est donc cette même capacité à voir et à entendre les gamins, au-delà de ce qu'ils donnent à voir et à entendre par la mise en scène de leurs symptômes, qui coule dans les veines et se déverse dans les écrits de Sophie Moreau, de Jean Royer, de Jean-Marie Petitclerc et de tous ces rares éducés qui, au fil du temps, sont venus écrire et partager l'essence et le sens de leur métier. Coule au travers ce même sang d'encre un souci de l'autre non pas seulement appris dans les livres mais mis à l'épreuve du quotidien. Ici, pour reprendre l'un des propos de Sophie Moreau, la « conviction se passe de commentaires intellectualisés » (« Sociologie ordinaire »). Il n'y a donc aucune note de bas de page et aucune référence bibliographique dans son texte. Se moque-t-elle pour autant des savoirs ? Que nenni ! Ferait-elle sienne cette légende qui veut que les éducateurs aient été cancre à l'école et donc forcément rebelles à toute démarche intellectuelle ? Rien de cela non plus. Le raisonnement se fait même extrêmement subtil lorsqu'elle affirme que « l'exercice de la nuance doit être une exigence, un effort intellectuel permanent » (« Tête d'ange »). Et pour cela, il faut que l'adulte éducateur dispose nécessairement d'un certain niveau de culture et de vocabulaire. Sophie Moreau a dans la peau l'écriture et le métier d'éducé ; elle formule en même temps qu'elle apprend et s'éprend des non-dits de la relation : « ... l'imprévisible guide le trajet éducatif. Il en est l'essence » (« Trajectoire »). C'est ce savoir dire ses savoirs qui permet au professionnel d'être acteur de son métier. Voilà une évidence que rappelle Sophie Moreau et qui mérite d'être martelée par ces temps d'extrême rationalisation où, trop souvent, les protocoles et procédures visent le « zéro défaut » au détriment de « l'humain ».

Alors, et pour répondre à notre question de départ, d'hier à aujourd'hui, de Jean Royer à Sophie Moreau, pour aller

de l'avant sans renier l'avant, pour être éduc de prév' peut-être suffit-il d'avoir « le même goût du risque inscrit dans son ADN, et d'accepter la potentielle confrontation à des haines... » (« À couteaux tirés »). Peut-être faut-il partager avec les jeunes cette même rage d'y parvenir, cette même rage de s'en sortir de sorte à « ... les conduire à la révolte, faire de l'injustice le moteur de leur existence, nourrir un esprit de revanche sans être revanchard » (« Révolte »). Savoir cultiver un esprit de revanche sans être revanchard ! Encore et toujours cet esprit de nuance qui fait l'intelligence du métier. Et puisqu'il faut bien que préface s'efface... alors les derniers mots seront pour Sophie Moreau et son subtil clin d'œil à Albert Camus : « À l'image de Sisyphe, il faut imaginer nos mômes heureux » (« Éduc'est »). Tel est sans doute l'horizon de la prévention spécialisée.

Philippe Gaberan,
éducateur spécialisé
et docteur en sciences de l'éducation.

Prologue

Éducatrice en foyer de la Protection judiciaire de la jeunesse. Moi, Sophie, d'un tempérament anxieux et hypersensible. Dont l'âme est prompte à prévoir le pire, selon la formule shakespearienne consacrée et prêtée à Juliette, désignant subtilement ceux à qui la quiétude fait défaut.

Du haut de mon mètre cinquante-cinq arborant quarante-huit kilos, mon esprit buvard a témérairement intégré un environnement inconnu, hostile sur le papier pour un profane de la délinquance juvénile : un foyer d'hébergement du ministère de la Justice, accueillant des mineurs entre 13 et 18 ans sous mandat judiciaire, ayant commis des actes de délinquance plus ou moins lourdement réprimés sur l'échelle judiciaire, plus ou moins graves et contestables sur le plan moral. Des délits ordaliques proches d'une forme de rite initiatique, fruits pourris d'une pensée immature et influençable aux crimes insupportables et inimaginables dignes de l'ignominie, j'ai fait face, sans fards ni fioritures, à des mêmes mis en examen pour une palette d'infractions allant du plus banal au plus sombre, du plus anecdotique au plus impensable.

Le curseur de ma définition de l'intolérable a sans cesse été repoussé, pour atteindre un sommet dont je ne soupçonnais

pas le degré. Nous nous adaptons à tout, même à l'inconcevable. Tout devient relatif. Nous vivons dans l'oubli de nos métamorphoses comme le formule la poétique plume de Paul Éluard.

Notre rigidité mentale s'accommode d'aspérités nouvelles, nos certitudes sont ébranlées par les affres d'un réel mouvant. Nous prenons le pli. Nos dogmes s'effritent face à ces gnomes qu'on appelle « mineurs placés ».

Dans le langage courant, le terme « placé » renvoie à un statut favorable, conféré à la faveur d'un hasard avantageux à celui qui en bénéficie. Les mineurs placés, eux, sont-ils chanceux de l'être ? Ces fistons d'une République qu'ils réfutent ont-ils bénéficié d'un piston ? Sont-ils privilégiés ? On ne peut évidemment le soutenir, le placement constituant une « décision lourde de sens pour un adolescent car elle induit une séparation temporaire de sa famille, de son réseau de socialisation et plus largement de son environnement et de ses repères habituels », ainsi que le rappelle solennellement la note relative à l'action éducative dans le cadre du placement judiciaire, en date du 22 octobre 2015.

Cependant, on peut, par provocation volontaire et facétieuse, avancer qu'il puisse s'agir pour ces ados d'une chance à saisir, d'une potentialité à explorer. Ce placement qui les déplace et les dépasse leur donne en effet l'opportunité de se découvrir, leur offre cette unique occasion de grandir.

Il arrive que le chanceux mais redevable placé soit planqué. En plus que d'être placés, les mineurs dont nous avons la charge ne le sont pas, planqués. Ils sont là pour faire face à leurs difficultés, à leurs erreurs, à leurs failles. Ils sont là pour élaborer autour des manques et ressources dont ils ont hérité. Ils sont tout sauf planqués, même s'il leur est souvent bien pratique de se réfugier derrière des

subterfuges, des capuches, confortable de se retrancher derrière des œillères pour ne pas frontalement affronter. Le déni est un nid rassurant.

À mon niveau personnel, j'ai souhaité me hisser au-dessus de mon quotidien et grandir, en même temps qu'eux. J'ai souhaité m'éprouver, me confronter aux légendes et anecdotes contées par les autres. Il me fallait créer mon propre récit, établir ma propre fable. Il me fallait mettre mes propres mots sur l'indicible, tenter de nommer l'ineffable, m'immerger personnellement et ne pas me contenter de passivement boire les paroles de mes aînés aguerris. Il me fallait voir, entendre, sentir, poser mes questions et construire quelques fragments de réponses pour constituer mon puzzle personnel et intime. Il me fallait confronter les théories des autres à mon regard empirique.

Il me fallait m'abreuver à la source de l'exercice et extraire l'essence du métier dans cette matière brute qu'est le quotidien, en allant à la rencontre de ces gamins cabossés, en les écoutant, en les observant. Il me fallait les laisser venir à moi ou les questionner, à la manière de Socrate qui, déambulant sur l'agora, donnait ainsi naissance à la maïeutique.

Que pouvait bien être le quotidien d'un éducateur en foyer de la PJJ ? J'étais pétrie de doutes, habitée d'illusions, de représentations, de constructions mentales, de pensées limitantes. Et si je ne faisais pas l'affaire, et si j'étais à côté de la plaque ? Une femme, jeune, à la corpulence menue de surcroît, ayant fait des études universitaires, devenant éducatrice en foyer de la PJJ ? Que pourrait bien donner ce maillage ? N'allais-je pas être en décalage ? Allais-je m'intégrer sans trop de heurts et incompréhensions réciproques ?

Au sein de cette structure, qu'allais-je apporter à ces gamins déstructurés ? Et eux, qu'allaient-ils me transmettre ?

Pouvait-on attendre un quelconque gain d'une relation désintéressée ? Pouvais-je légitimement espérer que le lien qu'ils refusent – et souhaitent souvent cantonner à une relation unilatérale d'un éducateur intrusif et agaçant à un jeune irascible et rejetant – se transforme en relation synallagmatique ?

J'ai rapidement ressenti le besoin irrépissible d'écrire et de griffonner les pages de ce journal irrégulier, alimenté au gré des jours qui s'écoulent plus ou moins paisiblement en foyer. Le besoin de me délester des sentiments natifs d'un quotidien marqué par l'imprévu et l'incertitude, au rythme d'événements et incidents multiples. La nécessité de consigner les images factuelles et de les confronter aux traces émotionnelles d'une expérience singulière et unique d'exercice d'un métier peu banal au contact de gamins atypiques.

Si son fonctionnement est souple et dit « ouvert », un foyer implique l'enfermement, une tension constante entre ouverture et oppression. Dans le corps, dans les tripes. Il suscite des mouvements contraires. Dans la tête, les souvenirs et les viscères. De l'idéalisation à la déception, il n'y a qu'un jour. Une heure sépare les larmes des rires. Cohabitent sans cesse le sentiment de victoire galvanisant et l'aveu d'échec qui terrasse. L'éphémère est pérenne. Il s'agit sans cesse d'espérer sans projeter, d'outiller sans seconder, de conseiller sans influencer. Un métier impossible, paraît-il, qui tente en permanence d'investir le champ des possibles.

J'ai été dotée, à mon arrivée, des clés des lieux me permettant d'accéder à toutes les pièces. Dans la poche de mon manteau, le cordon sur lequel je les ai apposées s'enlace avec le trousseau de clés de ma propre maison, illustration de la porosité que je m'apprêtais à sans cesse ressentir entre le *professionnel* et le *personnel*. Une frontière artificielle. À côté de ces simples clés pour ouvrir et refermer les portes,

Remerciements

Merci aux réels gamins faits de chair et d'os se cachant derrière Abdel, Ahmed, Amar, Bryan, Djamel, Enzo, Imad, Jessim, Hamza, Kader, Marwan, Mathis, Maxime, Melvin, Mickael, Midou, Mounir, Moussa, Sidi, Souleymane, Timothée, Thomas, Walid, Warren... d'avoir permis de donner naissance à ce texte en constituant une source d'inspiration continue sans le savoir.

Merci à eux d'avoir été ce qu'ils sont. Une mine d'informations, une montagne d'émotions. Merci pour leur spontanéité, leur authenticité. Merci pour leurs coups de sang et leurs coups d'éclat. Merci pour leur joie de vivre et leurs frasques. Vos quatre cents coups et coups de sang ont constitué autant d'idées à développer et de matière brute à décrypter.

Il y aurait encore tant à dire, tant à écrire, tant à décrire. J'ai eu un mal fou à m'arrêter dans ce processus cathartique, preuve que je ne parvenais pas à vous quitter. Il m'a fallu border le temps d'écriture pour discipliner ma plume indomptable et accepter de circonscrire l'exercice sur un an. 365 jours avec vous. De près ou de loin. En face à face ou le dos tourné. En individuel ou en collectif. 365 jours où même les jours *off*, je vous ai emportés avec moi.

Chaque jour est une histoire et une aventure. Merci
d'avoir été et d'être restés vous-mêmes.

J'ai tant appris à vos côtés.